

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 70 (1931)  
**Heft:** 16  
  
**Artikel:** Les coxi  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-223883>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 08.01.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

vide, un frisson glacé me déchirait le dos. Combien de temps cela dura-t-il ? Je vous le demande.

Voici qu'un officier supérieur passe au galop. Son cheval me bouscule, et l'officier me crie en franchissant la Ligne, d'un bond :

— La charge, nom de Dieu !... La charge !...

Je n'étais pas à la noce, comme vous pensez. Néanmoins, je remets en place ma caisse qui avait glissé sur ma cuisse droite, je presse mes baguettes entre mes mains lasses, et rafla, rafla.

Je m'attendais à une énergique poussée en avant des Français. Mes roulements réveilleraient les morts. Sur ma peau d'âne, ça sonne et ça chante comme ça n'a jamais chanté. Tu tiens la victoire ou la défaite au bout de tes doigts, mon garçon. Rafla, rafla...

Qu'est-ce qu'ils ont donc là-bas ? Ma parole, la débâcle commence. On ne tire plus. Les grenadiers, lentement, mais face aux Prussiens, se replient sur les chasseurs. Des commandements féroces retentissent en vain. Sur les bords de la Ligne, il n'y a plus qu'un tapin endiablé qui tambourine comme un fou. Qu'est-ce qu'ils ont donc là-bas ?

Un coup de plat de sabre à travers la figure. Une voix de tonnerre qui hurle à mes oreilles :

— Tu bats la retraite, imbécile !... C'est la charge, nom de...

Et le général qui est déjà loin, me lance, dans un bruit de mitraille, entre deux « nom de Dieu » terribles, son : « La charge, la charge ! »

J'ai compris. Je battais la retraite !

Mon sang ne fit qu'un tour. Une sueur froide me coulait des tempes. Imbécile, oui, triple brute ! Si, par ma bêtise, nous étions rossés par ces damnés Prussiens ? Si l'Empereur, si Lui...

Oh ! comme je brûle de réparer ma stupide erreur ! Dussé-je crever nos deux peaux d'âne, mon vieux tambour, elles crèveront au champ de gloire. Rantanplan ! rantanplan !

Ça vibre, ça gronde, comme dix pièces de douze qui partiraient à la fois. On doit m'entendre sur tout le front. Et, voyez ! La garde marche en avant, au pas de course ; elle est de l'autre côté du ruisseau. Elle emporte la position à la baïonnette, moi au milieu d'elle, et ma caisse chantant comme un oiseau.

— Ça y est, clame joyeusement un capitaine, en tirant les pointes grises de sa moustache.

— Bravo, tapin !..

Le « Quatorze-et-Demi » était debout, les mains en croix sur la poitrine, les lèvres tremblantes. Il se contenta d'ajouter :

— J'ai eu chaud, ce jour-là.

Virgile Rossel.

## L'IDÉE DE MADAME

**A** l'époque de sa laborieuse existence, alors qu'il travaillait pour payer ses dettes, il reçut un jour à Saint-Point la visite d'un ami. A l'heure du coucher l'ami monte dans sa chambre une étude, que Lamartine venait de terminer sur Béranger, et qu'il le pria de lire.

Vers minuit, Mme de Lamartine alla frapper à la porte de l'ami et lui passa un papier sur lequel figurait les modifications que son mari n'accepterait pas venant d'elle.

Le lendemain, à déjeuner :

— Votre étude sur Béranger est fort belle, admirable, seulement...

— Pas d'observations, je n'y changerai rien.

— Lisez cependant les modifications que je me permets...

— Mais oui, cela vaut mieux (se tournant vers sa femme), ce n'est pas toi qui aurais eu de ces idées-là...

**William Shakespeare.** — Le ministre anglais du Travail visitait dernièrement une grande usine métallurgique, et le directeur lui présentait les meilleurs contremaîtres.

— William Shakespeare.

— Matin ! fit le ministre. Vous avez un nom connu !

Alors, le contremaître, ingénuement et avec fierté :  
— Je crois bien, monsieur le ministre, il y a vingt-cinq ans que je travaille ici !...

## LE COPAIN

**D** E temps en temps sur le boulevard, ou ailleurs, au hasard de mes randonnées, je me bute dans un vieux frère d'armes dans un des vaillants camarades avec lesquels j'ai pataugé pendant les mois de la mob. Le plus souvent je ne les reconnais pas. Leur visage ne m'est pas inconnu, mais c'est leur costume que je ne réussis pas à repérer et qui ne me revient pas.

Les uns sont très chic, ils vont tête nue, les cheveux plaqués sur l'occiput par de copieuses applications de margarine ; ils ont la chemise de soie et le pantalon aux jambes d'éléphant qui est si rigolo.

Les autres, sont de pauvres bougres, qui parlent encore l'argot qui était, à la frontière, la langue universelle.

Je ne me doutais pas autrefois qu'ils appartenaient à des catégories sociales différentes. Nous étions des soldats suisses, c'est entendu, mais nous étions tous aussi « moches » les uns que les autres, comme nous disions, avec notre capote.

Et nous ne nous apercevions pas que parmi ces hommes, il y avait des aristos et de pauvres hères. L'amitié qui nous unissait était et est restée fraternelle. La mob n'aurait-elle eu que ce résultat de supprimer les barrières et les préjugés qu'il serait encore suffisamment appréciable.

Hier, j'ai rencontré le copain qui nous appelait tous « mon poteau » et à qui nous avions donné ce surnom.

Georges était son prénom. C'est lui qui me reconnut.

— T'es un rupin, toi aussi, me dit-il en me regardant du haut en bas, j'osais pas t'aborder.

Je lui serrai la main plus énergiquement et je lui dis :

— Tu aurais eu tort mon poteau, je suis si heureux de te revoir ; viens prendre un bock au Molard et tu me diras ce que tu fais, si tu es content.

— Je ne peux pas piger avec toi pour les frusques, ma Grande Frappe, me dit-il, et le Molard c'est bon pour la haute, entrons plutôt dans cette petite pinte.

— Amène-toi, vieux frères, tu es à ta place partout, si quelqu'un se permettait d'en douter je serais là.

— Ah ! vieux poteau, toujours pareil alors, vrai ça fait plaisir de se revoir, la vie a du bon.

Nous nous assimes à la terrasse. En écoutant les histoires de mon copain, les rapports pathétiques de la vie d'autrefois, j'oubliai totalement de prendre mon train. A l'heure du dîner, je dis à mon poteau :

— Es-tu libre ? alors viens dîner à la maison ; j'ai parlé de toi si souvent à ma femme que je serai content qu'elle te connaisse.

Mon poteau eut une hésitation. Je lui demandai les raisons de ses perplexités, il finit par me les avouer.

— Imagine-toi, me dit-il, que l'année dernière, j'ai rencontré le « Grand Sec », tu te rappelles bien, le cabot. Moi je l'ai toujours appelé le Grand Sec, tu parles d'un as. Il me tape sur l'épaule et en rigolant il me dit comme toi : « Viens dîner avec moi ». Je me laisse faire. Je grimpe dans son auto, on roule ; il s'engage dans la cour d'une villa à lui, vieux frère, tu parles s'il est verni.

Voilà des valets qui arrivent pour remiser la charrette, pour ouvrir la porte, etc. J'entre avec le Grand Sec dans un vestibule, je ne te dis que ça. Le parquet était glacé, voilà mon pied qui glisse et je tombe sur mon... sur mon dos. Ça commençait mal. Le Grand Sec s'excuse, vieux frère, comme si c'était de sa faute, il m'essuie. Je lui dis : « t'en fais pas, y a rien de cassé ». Et voilà sa femme ! Gentille comme tout, sa femme et pourtant, tu sais, bath. Elle me demande elle aussi ce que je fais, si ça va.

Justement ça n'allait pas, j'étais chômeur.

Elle me dit :

— Vous resterez ici tant que vous n'aurez pas retrouvé un emploi.

J'y suis resté quatre jours. Il était temps que

ça finisse, j'en avais marre. Tu ne peux pas t'imaginer ce que j'en ai enduré.

— Vraiment ?

— Le matin, il me fallait rester au lit jusqu'à huit heures, et je me faisais des cheveux dans ce plumard trop doux, où j'avais trop chaud. Après c'était le petit déjeuner en compagnie du Grand Sec et de sa femme. Du chocolat avec du beurre et du pain qui croustillait à me faire grincer les dents ; j'ai l'habitude de prendre de la soupe, le matin, tu parles si ça me changeait. A midi et le soir, à tous les repas, des tas de choses que je ne connaissais pas. Je ne sais pas où les riches vont chercher ce qu'ils boulotent. C'étaient des choses rares sans doute et que le Grand Sec me faisait servir pour me faire plaisir, mais moi, tu comprends, j'aime bien savoir ce que je mange.

Et les cigares qu'il fallait fumer et les alcools qu'il fallait s'appuyer !

Dans la journée, je cherchais du travail, mais il fallait revenir pour huit heures exactement ; pas une minute plus tard. La cloche annonçait le dîner, à heure fixe, comme le tambour à la caserne.

Et à table ! c'est là que j'étais emprunté ! Des nappes plus blanches que la neige, mon poteau. Et jamais les coudes sur la table. Après chaque plat, un valet changeait les assiettes, tu parles s'il en faut. Et pour manger, tu rirais si tu voyais le Grand Sec. La fourchette dans la main gauche, le couteau dans la droite et tenu par le bout du manche, entre trois doigts. Tu crois qu'il pique une bouchée avec la fourchette ? Ah ! Avec le bout du couteau il colle un bout de bidoche au dos des dents de la fourchette et il arrive à porter cela à sa bouche. Tu parles d'un sport ! J'étais bien obligé de faire comme le Grand Sec, pour faire croire que j'avais reçu de l'éducation, mais je ratais souvent mon coup et je le faisais marrer. Jamais de pain ou gros comme une noisette, et pas de vin, des eaux en bouteilles, mais de vieilles eaux de la comète, des eaux de derrière les fagots. Je te réponds que, pour moi, ça ne faisait pas la rue Michel.

Et mon poteau ajouta :

— Quand j'ai quitté le Grand Sec, il voulut me faire promettre que je reviendrais dîner avec lui de temps en temps, en copain, sans façon. Je lui ai répondu : « Ecoute, vieux, mais, franchement, je ne peux pas te promettre cela parce que, chez toi, vois-tu, malgré tout, je ne me sens pas à mon aise. »

## LES COXI

**J** E soupe tous les jeudis soirs chez les Coxi et je vous assure que je ne m'embête pas chez eux.

Le ménage Coxi est constitué par deux échantillons d'humanité que l'on pourrait classer, sans risque de se tromper, parmi les phénomènes les plus curieux qu'il soit permis de contempler.

Je m'amuse follement dans l'intérieur des Coxi. Le souper est fixé à sept heures, mais, quand j'arrive, la maîtresse de maison n'est jamais rentrée.

Quand elle revient, elle nous explique que la manucure l'a fait attendre ou qu'il y avait un monde fou chez le coiffeur.

Puis, elle va changer de toilette, ce qui demande encore une bonne heure, après quoi elle gourmande son époux.

— Voyons Séraphin, pour m'avancer un peu tu aurais pu allumer le feu ? Tu ne fais rien de toute la journée, à ton bureau et il ne te vient pas à l'idée de m'aider, quand nous avons du monde à souper ?

Pour laisser passer le temps, pour me distraire, je passe au jardin faire une inspection des plates-bandes. Une heure après je me retrouve au vestibule et je trouve les deux époux en larmes, éternuant et se mouchant à qui mieux mieux.

Ils étaient environnés d'une fumée capable de les métamorphoser en jambons.

Mme Coxi me documenta :

— Nous ne savons pas ce que peut bien avoir notre potager, mais il ne tire plus du tout ; il s'est mis en grève, il ne veut rien savoir.

— Diable ! fis-je en me mettant moi-même à éternuer.

— Depuis quatre jours nous sommes après, reprit Mme Coxi. Je suis allée trouver les fumistes, ils ont ramené la cheminée, ça fumait toujours. Ils m'ont assuré qu'il fallait refaire la cheminée. Des maçons sont venus avec du ciment et des briques qui ont refait le passage des gaz selon les données. Ça fumait encore. Les maçons m'ont dit : « ça vient du toit ». Je me suis adressée au couvreur. Il a recouvert la maison et installé au faite de la cheminée un appareil qui tourne au vent. Ça fumait de plus belle. Le couvreur m'a dit que, pour lui, ça devait venir des tuyaux qui vont de l'appareil de chauffage à la cheminée. Séraphin les a fait remplacer. Ça fume plus que jamais, je crois qu'il nous faudra changer d'appartement.

J'examinai le potager : je remarquai que la clef du tuyau était fermée et je lui fis faire un demi-tour, l'appareil se mit à ronfler aussitôt.

Mme Coxi battit des mains et, me regardant avec des yeux chargés d'admiration, elle murmura :

— C'est beau l'intelligence ! Je me doutais bien que vous étiez un peu sorcier...



## LA MÈRE

Roman inédit.

15

Ma mère, je voudrais redevenir l'enfant  
Caché sous les rideaux de sa berceuse  
Et qui, bien pomponné, s'assoupit, en rêvant  
De chien-chien en carton ou de marionnette.

Retourner pour toujours, à l'âge où, triomphant,  
Je promenais autour de notre maisonnette  
Un gros mouton laineux, que je croyais vivant :  
Il agissait si bien sa petite sonnette.

Sur le livre où la mort tient nos comptes ouverts,  
Je voudrais effacer les jours que j'ai soufferts  
Et remonter ainsi jusqu'à l'aube riieuse.

Jusqu'au premier réveil, mère, où tu me souris,  
Fredonnant, pour calmer mes larmes et mes cris,  
L'archaïque refrain d'une lente berceuse.

Souvenir d'enfance. Il revit nettement les étres et les choses. C'était à Auteuil, tout au bout de la rue La Fontaine, une jolie villa, simplette, un peu isolée, au centre d'un jardin boisé avec de beaux groupes de lilas, des cythées, des baguenaudiers, un superbe tilleul... Là, avec sa mère convalescente, il avait vécu heureux pendant tout un été. A quel âge ? Cinq ans, six ans peut-être. Dans tous les cas, de ce séjour semblait dater pour lui la série des souvenirs. Avant Auteuil, rien ou presque rien : une poupée qui disait papa et maman, un cheval à balancer, un guignol, des objets isolés, sans relations entre eux ; pas d'ensemble. En revanche, le séjour à Auteuil lui apparaissait déjà comme une tranche de vie, cohérente, complexe. Au sortir d'une longue maladie, Mme Dubois désirait le repos, l'air pur, le silence, et, pour lui éviter les fatigues mondaines qui l'eussent ressaisie aux bords de mer ou dans quelque station à la mode, son mari avait choisi cet ermitage, à deux pas de Paris. Oh ! les bonnes journées dans la maisonnette — comme disait maman — les joyeuses parties de gazon et de bosquets feuillus, la chasse aux carabes trotteurs et aux cicindèles provoquantes, la cueillette des fleurs, la découverte des nids — il y en avait un dans une haie, un nid de merles, il se rappelait l'air grave du père noir au bec jaune et l'air affamé des petits, le bec toujours ouvert. Des oiseaux partout, un concert ininterrompu, des chansons, des solfèges et des trilles du matin au soir.

Et, aujourd'hui ? La maisonnette, les lilas, les nids, les chansons, la mère elle-même, tout cela était envolé, très loin, très loin. On n'en parlait jamais. Depuis tantôt deux mois que son père était revenu d'Amérique, à peine le mot « maman » avait-il été prononcé trois ou quatre fois, par hasard, au cours d'une conversation indifférente. Et si quelque souvenir de Paris revenait, tout à coup, entre les deux hommes, aussitôt le banquier rompait les chiens et sautait à un autre sujet. D'ailleurs, les causeries, très rares, n'avaient rien d'affectueux. Le père et le fils paraissaient, en toute occasion, si distants l'un de l'autre qu'on ne pouvait s'étonner de les voir éviter de plus fréquents rapports. Pierre Dubois, depuis son arrivée n'était entré qu'une fois dans la chambre de Paul. Distraitement, et non sans quelque dédain, il regarda les gravures et les photographies, ne trouvant qu'un mot de financier à propos de Puvins de Chavannes :

— Il vendait bien.

Ce qui, d'ailleurs, n'était pas strictement exact.

Puis, ayant lu rapidement quelques titres au dos des volumes de la bibliothèque, il s'était assis pour allumer un cigare.

— Tu n'en veux pas ?... Ah ! c'est juste : jamais de tabac. Tu es presque parfait.

Le cigare allumé, Pierre Dubois tira quelques bouffées en silence ne sachant que dire, un peu gêné, comme un homme pressé d'accomplir une corvée à laquelle il n'a pu se soustraire et qu'il n'ose achever trop brutalement. Après quelques banalités, machonnées en même temps que le Havane, il se leva, tendant la main pour le shake-hands du départ.

— Allons, au revoir. Je ne t'emmène pas. Une affaire à la Banque, rien d'amusant pour toi. A propos de banque, tu as sans doute besoin d'argent ?... Mais si, mais si. Ta petite rente n'est pas considérable. La vie est chère. Tiens, prends ça.

Et il jeta sur la table un billet de mille. Depuis lors, Paul ne l'avait revu que, par hasard, le soir, à Parly, rencontres sans intérêt, causeries banales et le billet bleu, dormant paisiblement dans un tiroir, sans que le jeune homme pensât à l'utiliser. Ce n'est pas de l'argent qu'il eût souhaité obtenir de son père ? Un peu d'affection, un peu de tendresse, un peu de camaraderie... Mais ces choses n'étaient guère cotées dans l'esprit mathématique du banquier, et il ne les offrait à personne. Paul, que ce souvenir, réveillé par une inévitable association d'idées, troublait un peu, repoussa ses manuscrits et vint s'accouder à la fenêtre pour respirer l'air du matin. Le spectacle, par ailleurs, valait le dérangement. C'était tout un quartier de Lausanne moderne : à gauche, le pont Pichard ; en face l'esplanade de Montbenon et le Tribunal fédéral, plus bas, les bâtisses industrielles et inélegantes du Flon ; à droite, la place Bel-Air, le Kursaal avec sa marquise vitrée abritant, à l'heure de l'apéritif, les amateurs de vermouth et de bitter ; la rue des Terreaux avec ses jardins feuillus. Peu de paysage : un coin du lac, là-bas, à l'arrière-plan, une vision lointaine de La Côte, et, tout au fond, le Jura, comme, au-dessus de Montbenon, la ligne accidentée des Alpes de Savoie. Mais la beauté tranquille du site disparaissait devant l'animation citadine, vie intense de gens affairés, de piétons flâneurs, de touristes curieux, va et vient continu de véhicules, automobiles, bicyclettes, fiacres, motocyclettes, camions, tramways, charrettes de paysans, etc.

A quelque cent mètres de sa demeure, Paul avait sous les yeux le spectacle bien vivant de la Lausanne industrielle éliminant, chaque jour davantage, les souvenirs du passé. Le ravin feuillu et sauvage, que le Pont Pichard dominait jadis du haut de ses arches superposées, avait depuis plus de trente ans, disparu sous le gravier des niveleurs, et, avec lui, les arches inférieures du pont enfoui. Paul ne connaissait

que par ouï-dire ces choses anciennes, mais il en déplorait la perte. Maintenant, une place immense, parfaitement nivelée, remplaçait les dévaloirs embouissonnés et les pentes boisées. Et, sur cette place, des entrepôts, des hangars, des chantiers, des magasins, des ateliers avaient surgi, végétations fructueuses d'un labeur intelligent ; des wagons, chargés de marchandises, glissaient lentement entre les bâtisses, et le sifflet du funiculaire Lausanne-Ouchy vibrail, là-bas, à la gueule béante du tunnel qui fait communiquer la ville avec la rive du lac Léman.

— Salut !

A ce mot jeté d'une voix très virile et très gaie, Paul sursauta.

— Eh ! Paschoud... Mais par où es-tu venu ?

— Par la porte, si je ne me trompe.

— Non, mais... as-tu « passé le fleuve ? »

— Sans contestation possible.

— C'est curieux. Je ne t'ai pas vu.

— Mon pauvre ami. Que vois-tu, quand tu regardes ?

Paul sourit, un peu confus, s'excusant presque :

— Je réfléchissais.

— Tu rêvassais, comme de coutume. Allons, mon vieux, réveille-toi, passe un veston, mets un chapeau et en route !

— Pour ?

— Des terres inexplorées.

C'était une habitude de Paschoud, depuis que Paul et lui avaient quitté l'Université, de venir chercher de temps à autre ce camarade pour, disait-il, « le secouer un peu ». Et qui l'eût connu dans la vie pratique, au tribunal, dans les cercles populaires, où il s'efforçait à une propagande particulière d'ailleurs mal accueillie, n'eût pas soupçonné, à le voir si ferme, si sérieux, si décidé, la verve bienfaisante et la joyeuse bonhomie, dont il usait pour égayer un ami plus jeune de deux ans. Il y avait, même, dans son attitude, une juste mesure de protection — mais jamais humiliante, à peine perceptible — qui lui donnait vis-à-vis de Paul l'apparence d'un frère aîné plutôt que d'un ancien camarade d'école. Psychologue avisé, il savait combien Paul Dubois subissait, en toutes circonstances, l'influence immédiate du milieu. Souvent, il l'avait vu rieur, expansif, comique presque, dans l'animation d'un groupe d'étudiants, pour le retrouver, peu après, déprimé et taciturne, lorsque la solitude favorisait de nouveau l'envol des détestables rêveries.

(A suivre).

Prosper Meunier.

**La Patrie Suisse.** — Le numéro du 18 avril de la « Patrie Suisse » nous offre un fort beau choix d'articles d'un grand intérêt. La question d'un nouveau carburant national, si actuelle et si importante, est étudiée de fort près. Pierre Béguin nous présente la nouvelle pièce de Guggenheim : « L'île des Filous ». Un suisse à l'étranger nous raconte ses aventures en Nouvelle Zélande. Une page est consacrée à la nouvelle église catholique de Bümpliz. Une nouvelle inédite de Dorette Berthoud nous transporte dans la vieille ville de Neuchâtel et au temps de Napoléon. Enfin, les actualités suisses et étrangères : commémoration de la Bataille de Naefels, ouverture de la Foire de Bâle, etc. Notons encore le supplément de la mode, la chronique de la TSF.

**Bourg-Ciné-Sonore.** — « Le presbytère n'a rien perdu de son charme, ni le jardin de son éclat ! » Qui ne connaît cette phrase énigmatique ?

« Le Mystère de la Chambre Jaune » demeure inexplicable ! Les faits s'accumulent, le dossier s'enfle de jour en jour. Les investigations policières se poursuivent parallèlement à l'enquête que mène le célèbre reporter Joseph Rouletabille.

Rouletabille ne néglige aucun détail, la plus petite indication est minutieusement étudiée ; mais trouvera-t-il la clef de l'énigme ?

Allez au Cinéma du Bourg voir le grand film parlant : « Le Mystère de la Chambre Jaune », réalisé par Marcel L'Herbier avec Huguette ex-Duflos, Desjardins et Roland Toutain.

Angoisse... Intrigue... Passion... Mystère...

Pour la rédaction :  
J. Bron, édité.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.